

## LE DERNIER CAMION

Même s'il y a foule ce soir devant ce petit kebab toulousain branché, aucun des noctambules ne peut imaginer que cette nuit, on va aussi y cuisiner en coulisses...

Car dans le secret de l'arrière salle, comme indifférent aux gros bras qui s'agitent sous la lueur palote des néons, un type empoigne sa guitare pour s'accorder dans le ronronnement de son ampli.

Tous savent qu'il joue mal et trop fort, et certains le regardent même comme un faiseur de pluie, mais il n'y a rien de mieux pour couvrir les éclats de la discussion à venir.

Et alors que retentissent les premiers accords bâclés de *Should I stay or should I go*, le malheureux ligoté sur sa chaise aimerait bien avoir le choix de s'en aller. Mais déjà, l'ombre menaçante de Pariotti s'avance en boitant, avant de ricaner :

« *Alors professeur, on reprend ?* »

Le lendemain matin, au commissariat, Gilda grimace au goût d'un café aussi amer que la journée qui s'annonce. La chef du groupe Stups cumule les contrariétés.

Sur son bureau, le dossier d'un cadavre découvert à l'aube dans un terrain vague, et face à elle son commissaire, avec la tête des mauvais jours.

« *Patron, cette affaire est pour la Crim ! Si encore il avait été retrouvé dans le coffre d'une bagnole carbonisée !* »

« *Gilda, faites ça pour moi, c'était un ami. Il était bien un peu coureur, mais de là à finir comme ça...* »

« *Enfin, vous savez bien que depuis des mois, on est sur le réseau de Pariotti, et que malgré tous nos efforts, ce salopard de boiteux nous enfle les go-fast comme des suppositoires !* »

Son chef serre les dents. Il sait que les héros se font rares, alors les héroïnes... et celle-ci est de loin la meilleure.

« *Capitaine, ça suffit ! C'est un ordre ! Et j'ai déjà tout calé avec le Procureur.* »

Les doigts de la petite brune se mettent à tambouriner sur la couverture de sa nouvelle enquête, où s'affiche l'identité de la victime : Paul Dubois, 60 ans, professeur d'université, en histoire contemporaine...

## II

Quelques heures plus tard, c'est d'un pas pressé que la capitaine quitte l'Institut Médico Légal pour se rendre à l'Université, où un incident a aussi eu lieu cette nuit. Gilda a encore en tête les mots du médecin légiste, lancés entre deux claquements de gants en latex :

« *Je ne sais pas s'il a parlé, mais il a été torturé et ils l'ont fait durer... jusqu'à que son coeur lâche...* »

Mais une fois à la faculté d'histoire, le désordre de l'étage arrache un sourire à la policière. Est-ce donc à ça que ressemble le bureau d'un chercheur ? Il y a eu durant la nuit une intrusion et tout a été fouillé, avec partout des livres arrachés aux rayonnages et des amas de papiers qui jonchent le sol.

Et au milieu de tout ce fatras, un grand dadais tente, en reniflant, de remettre un peu d'ordre. Antoine, un étudiant à la trentaine maigrichonne, qui pleure son mentor.  
*« C'est une telle perte. Le professeur était célèbre pour ses travaux sur la Guerre d'Espagne. »*

L'enquêtrice acquiesce en silence. Le Procureur lui a déjà rappelé que la victime était une sommité. Mais elle n'a jamais été douée pour les effusions, et c'est encore un peu tôt pour l'oraison funèbre.

*« Vous lui connaissiez des ennemis ? »*

Dénégation du thésard.

*« Alors, des concurrents ? »*

*« Non. A part bien sûr la jalousie de Goulard, son collègue, mais bon... »*

Avec un geste d'impatience, Gilda referme son carnet. Elle n'a plus rien à faire ici, et même l'Identité Judiciaire est repartie bredouille. Par contre...

*« Antoine, c'est ça ? Vous n'avez rien de prévu ce matin ? »*

Et sans attendre la réponse, elle arrache le jeune homme à ses reliques. Il Pour la perquisition au domicile de Dubois, il lui faut deux témoins ; et avec la concierge, celui-ci fera parfaitement l'affaire.

### III

Situé au creux des beaux quartiers, l'appartement s'avère cossu, avec ce côté petit bourgeois qui incite à s'essuyer les pieds avant d'entrer. Un endroit paisible où selon la concierge, Dubois vivait seul et recevait peu.

Antoine, quant à lui, semble impressionné par la découverte de l'ancre de son professeur. Et une fois dans le bureau, ses doigts effleurent respectueusement les tranches des ouvrages consacrés à la guerre d'Espagne, avant de s'attarder sur les piles de documents.

*« Depuis des mois, Paul travaillait sur les derniers jours de la guerre civile, la Retirada. Il s'intéressait surtout à l'histoire du trésor des Républicains. Ça devait être sa consécration... »*

Gilda s'avance vers une carte déployée au milieu de la pièce. Celle du département de la Lozère, avec tout au nord, un petit village entouré de rouge. Et tout en jouant avec un camion miniature ramassé sur le bureau, elle arrache l'étudiant à sa torpeur.

*« Saint Paul le Froid, ça vous dit quelque chose ? »*

*« Non. Mais ces derniers temps, il était plus secret, méfiant même. Mais c'était toujours comme ça à l'approche d'une découverte. »*

Puis le jeune homme décolle de la carte un post-it froissé, où a été griffonné un nom, *Elmulo*, suivi d'un numéro de téléphone.

La policière demeure perplexe. Elle ne voit toujours pas ce qui a pu justifier le sort de cet enseignant. Alors après avoir écarté sans ménagement les mains avides d'Antoine, elle s'empare de tous les documents pour les étudier plus tard. Et avant de partir, comme par réflexe, ramasse la carte d'état-major et son post-it.

### IV

Dans le silence de son bureau, Gilda laisse échapper un long soupir découragé. Elle y a connu des soirées plus ardentes. Plus les heures passent et plus

elle se perd dans cette masse de documents saisis chez l'universitaire. Tous portent sur cette Retirada de février 1939. Dubois travaillait bien sur le trésor des Républicains, cette réserve d'or stockée dans une ancienne mine de talc, située au plus près de la frontière française. Mais tout cela remonte à plus de 90 ans ! Un éventuel mobile quand même bien tardif...

En fait, elle patauge sous l'œil goguenard du portait de Pariotti qui la nargue depuis le mur, surtout qu'elle a dû écarter des mois d'enquête le concernant pour pouvoir accueillir la documentation de l'historien.

Alors de guerre lasse, elle rejoint ses gars, qui s'occupent de ce Goulard, le collègue de la victime, et leur seul suspect. Mais si ce rat de bibliothèque grassouillet, tout en tweed, est loin d'avoir l'étoffe d'un tueur, qui plus est violent, il est par contre très au fait des travaux de Dubois.

*« Paul rentrait de La Vajol... »*

Gilda sursaute. La Vajol, c'est le village où est située la mine de talc.

*« Il était exalté, sûr d'avoir percé le mystère du septième camion. »*

Les policiers sont tout ouïe.

*« En février 1939, le trésor des Républicains a été transféré en France par camions. »*

Puis, après un silence.

*« Or selon la légende, si sept camions sont partis d'Espagne, seuls six seraient arrivés en France. C'est l'histoire du septième camion... »*

Gilda s'est figée. Elle se revoit manipuler le jouet qui trainait sur le bureau de Dubois, avec sur le capot le chiffre sept à demi effacé.

Mais l'autre poursuit.

*« Ce septième et dernier camion aurait été dérouté à cause des bombardements et de la foule des réfugiés. Et son contenu aurait été transporté à dos d'hommes et de mulets jusqu'à la frontière. Et après... on perd sa trace ! »*

Tous se regardent en silence. Et si l'enseignant avait retrouvé la trace de ce trésor ? Il leur faut un expert.

Gilda rappelle Antoine, le disciple de Dubois...

## V

Une sorte de fièvre semble s'être emparée du groupe des Stups, qui a tout repris à zéro. Les trafics, les passeurs, ça les connaît et ils seront bientôt incollables sur la guerre d'Espagne. Mais ils ont cette fois 90 ans de retard et l'absence d'un conseiller historique se fait lourdement sentir.

Car Antoine, sans doute tout à sa douleur, n'a répondu à aucun des appels. Gilda enrage, jusqu'à se décider à aller le chercher.

Mais une fois sur place, nul besoin de toquer à sa porte, d'autres s'en sont chargés. Ici aussi, derrière la porte fracturée, les lieux ont été fouillés et elle a bien noté les traces de lutte, aussi inquiétantes que le portable abandonné de l'étudiant qui tel une balise, clignote de ses trop nombreux appels en absence. Voilà qui lui épargnera au moins toute tentative de localisation.

Subitement prise d'un doute, l'enquêtrice décide de s'intéresser au cas d'Antoine, et à son CV, mais le vrai, celui de la police. Elle aurait dû commencer par là. Ils auraient pu discuter de cette conduite sous stupéfiants, qui a du lui donner le goût de la marche à pied, mais qui peut aussi

expliquer cette lueur parfois particulière dans son regard, et ces pupilles ... comme elle en a trop vu chez ses clients habituels.

Puis, le nez sur les comptes bancaires à sec du thésard, elle repense à sa curiosité chez Dubois. Il n'y avait pas que de la nostalgie dans sa façon de scruter la carte de la Lozère.

Et subitement, elle le revoit avec le post-it en main...

La policière se précipite sur ses notes, et faisant fi de l'horaire, compose le numéro de cet *Elmulo*.

## VI

Pour Gilda, la nuit n'est plus qu'un jour comme les autres. Le village de Saint Paul le Froid mérite bien son nom et tout en grelotant dans sa planque sous les cyprès du cimetière, elle repense au coup de fil qui l'a menée là.

Mieux écrit, *El mulo*, le mulet en français, n'a jamais été qu'un surnom, celui d'un brigadiste international revenu à l'hiver 39 dans son village, blessé, mais accompagné de cet animal.

Son descendant avait contacté Dubois après un article de presse sur ses recherches, autant pour lui parler des exploits de son grand-oncle, que lui signaler une bizarrerie.

*« Capitaine, comme je l'ai dit au professeur et à l'étudiant qui m'a ensuite rappelé, mon grand-oncle avant de partir à la guerre, avait acquis une concession perpétuelle au cimetière de Saint Paul de Froid... »*

Or non seulement la mairie venait de constater l'état d'abandon de cette tombe oubliée, mais le document y mentionnait une curieuse inhumation anonyme. Et son correspondant, d'une voix ensommeillée, avait ajouté :

*« Ce ne peut pas être mon ancêtre brigadiste, il est enterré ailleurs, avec toute notre famille ! »*

Et c'est ainsi que depuis cet appel, toute l'équipe surveille nuit et jour ce petit cimetière glacial.

Mais soudain, Gilda devine du mouvement : un trio s'avance entre les caveaux. Avec en tête un grand échalas qui, les mains entravées, trébuche sous les bourrades. Derrière lui, un type traîne une pelle en sifflotant un vieux tube des Clash. Quant au dernier...

Elle frissonne pour de bon à la vue de cette silhouette massive qui ferme la marche en claudiquant. Elle ne s'y attendait pas.

La policière a vite compris qu'Antoine, acculé, avait cru solder ses dettes en offrant à son dealer un tuyau en or... républicain. Mais inconscient du danger, l'étudiant s'est juste offert un grand saut vers les profondeurs. Sans imaginer qu'avec *le boiteux*, le pauvre n'aura même pas le temps de se plaindre de ses courbatures, il sera mort avant.

En face, les types ont creusé et dégagé une caisse, avant que ne fusent des exclamations, dont celles de Gilda, qui déclenche son dispositif. Et après une brève lutte victorieuse, elle s'approche d'un Pariotti défait et sourit après avoir éclairé le fond de la caisse exhumée.

*« Alors le boiteux, on a retrouvé sa mule ? Ou plutôt son mulet ? »*

Puis elle se penche vers les restes du squelette de l'équidé, ramasse un des fers rouillés de l'animal, et le glisse en riant dans la poche du truand menotté.

*« Là où tu vas, tu pourrais en avoir besoin, il paraît que ça porte chance ! »*

Puis, dans la fraîcheur nocturne, l'enquêtrice réalise toute l'ironie de la situation.

Elle pense à Dubois, mort pour conserver un secret chimérique, à Antoine, qui lui, a cafté pour rien, et à ses mois de surveillances inutiles pour faire finalement tomber Pariotti sur un pseudo cold-case vieux de presque un siècle...

Alors avant de partir, elle lui glisse :

« *Quand même, ce dernier camion est ton pire go-fast... un vrai go-slow !* »

Et Gilda s'éclipse dans un grand éclat de rire.